

tant qu'il y aura un sentiment ou une passion à exprimer, et tant que la nature se parera de fleurs et de lumières, de forêts et de prairies, de tempêtes et de sérénité. Quant aux expositions qu'on accuse de ressembler à des exhibitions industrielles, nous observerons qu'elles ne peuvent pas être autre chose; ce sont des marchés; elles n'ont pas la prétention d'être des musées. Au reste, il y a un fait plus important que celui de la supériorité de certains chefs-d'œuvre d'une époque sur ceux d'un autre âge; c'est la diffusion du goût et la généralisation des jouissances artistiques dans les sociétés. Il faut moins se préoccuper de l'élévation du fleuve, que de l'ampleur de son cours et de l'étendue féconde de ses inondations. A ce point de vue nous constatons l'utilité de notre exposition lyonnaise, nous nous consolons de ses limites un peu restreintes, et nous rendons grâce aux efforts tenaces de tous ceux qui font à nos tristesses politiques cette douce distraction.

L'exposition de M. Bonirote constate un progrès très-réel dans sa manière de peindre. Dans *l'origine* de la fabrique des étoffes de soie à Lyon, quoique les personnages des seconds plans soient un peu lâchés, on remarque des attitudes pleines de naturel, l'unité de la composition, des accessoires bien rendus, une bonne distribution de la lumière; en un mot, un ensemble de qualités qui fait de ce tableau une œuvre très-satisfaisante. Nous lui savons gré d'avoir donné à chacun de ses acteurs un caractère d'individualité qui le fait entrer, pour ainsi dire, dans le domaine de la réalité vivante. C'est une peinture tranquille et facile; elle n'est pas sortie d'un pinceau violent et passionné; mais cela révèle une aptitude réelle, qui ne s'arrêtera pas en si bon chemin, nous le garantissons; car M. Borinote n'est pas un peintre d'occasion, disposé à se reposer après un succès, quelque flatteur qu'il puisse être. Son *intérieur* du XVII<sup>e</sup> siècle est excellent: aplomb, vérité de perspective, vérité de ton, transparence des ombres, légèreté de touche; c'est parfait. On dirait un tableau qui se serait peint tout seul, ou plutôt la reproduction d'un salon dans une glace. Pourquoi faut-il que les deux personnages, chargés de peupler cette grande chambre, soient défectueux, la femme surtout? Pourquoi cette gaucherie et cette tournure disgracieuse? Si j'étais possesseur de cette toile, je ferais supprimer ces deux poupées, et je me contenterais du petit chien, dormant en rond sur le coussin rouge. La femme turque, au bain, n'est pas là pour elle, mais pour le public. Elle ne se repose pas, elle pose.

M. Comte nous a montré, dans *le Couronnement d'Inès de Castro*